

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 38 (2011)

DOI: 10.11588/fr.2011.0.45003

Copyright

Das Digitalisat wird Ihnen von perspectiva.net, der Online-Publikationsplattform der Max Weber Stiftung – Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland, zur Verfügung gestellt. Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

PETER SCHÖTTLER

KARL FERDINAND WERNER,
HISTORIEN DU TEMPS PRÉSENT

Karl Ferdinand Werner était un grand médiéviste et un grand amoureux de la France¹. Dans l'article nécrologique qu'il lui a consacré dans la »Historische Zeitschrift«, Werner Paravicini, qui fut son élève et l'un de ses successeurs à la tête de l'Institut historique allemand a même pu parler d'une étonnante »gallophilie« qui aurait parfois contribué à isoler Werner au sein de la corporation historique allemande de son temps². Quand, en revanche, un historien français, Michel Parisse, publia un long article sur l'œuvre de Werner dans un ouvrage sur les grands historiens du XX^e siècle, il posa la question différemment: Karl Ferdinand Werner, »était-il encore un professeur allemand?«³ Et Parisse d'ajouter, avec un brin de critique vis-à-vis de ses collègues d'outre-Rhin: »Il [Werner] ne fut invité [qu'] une seule fois à prendre la parole à la Reichenau, devant la prestigieuse société du Cercle de Constance, alors que bien des thèmes retenus auraient justifié sa présence.« Aussi dut-il »attendre quelque peu [c'est-à-dire longtemps] pour devenir membre correspondant de la direction centrale des Monumenta Germaniae Historica de Munich et à l'Académie des sciences de Bavière«⁴.

Personnellement, j'ignore tous des détails et des arrière-plans de cette histoire »académique«. Mais il est bien connu que la reconnaissance des pairs vient rarement en temps voulu, et pas toujours de la part de ceux auxquels on s'adresse. Aussi, je me demande si l'une des raisons de cette injustice relative par rapport à l'œuvre si riche et au travail si intense de Karl Ferdinand Werner n'est pas à chercher dans le manque d'orthodoxie dont il fit trop souvent preuve. Et ici je pense notamment à son rapport particulièrement critique à l'égard de l'histoire de sa propre corporation.

En effet, le premier livre que Karl Ferdinand Werner a publié – en 1967, à l'âge de 43 ans, après une thèse de doctorat à 26 ans et une thèse d'habilitation à 37, restées toutes deux inédites ou publiées seulement sous forme d'articles – portait non pas sur l'histoire médiévale, mais sur une histoire encore toute proche et brûlante: le comportement des historiens allemands sous le nazisme. Il s'agissait alors d'un sujet extrê-

1 Conférence donnée à l'Institut historique allemand à l'occasion de la présentation des premières bourses Karl-Ferdinand-Werner le 9 décembre 2009. Pour une lecture critique du manuscrit je remercie Werner Paravicini.

2 Werner PARAVICINI, Karl Ferdinand Werner 1924–2008, dans: *Historische Zeitschrift* 288 (2009), p. 542–549, p. 547, repris dans le *Bulletin de la Société des amis de l'Institut historique allemand*, 14 (2009), p. 11–15.

3 Michel PARISSÉ, Karl Ferdinand Werner, dans: Véronique SALES (dir.), *Les historiens*, Paris 2003, p. 271. Voir également les notices nécrologiques de Nicolas OFFENSTADT dans: *Le Monde*, 17 décembre 2008 et d'Otto Gerhard OEXLE dans: *Francia* 36 (2009), p. 409–410.

4 PARISSÉ, Karl Ferdinand Werner (voir n. 3), p. 71.

mement délicat, et même franchement scandaleux. Autrement dit, ›casse-gueule‹. Ou, comme l'écrit Werner Paravicini: »Das wurde nicht gerne gehört«⁵. Pour s'en convaincre, il suffit de connaître un peu la bibliographie de la question⁶. En effet, la thématique traitée par Werner en 1967 ne deviendra reconnue, voire ›payante, notamment pour un travail de doctorat ou d'habilitation, que vers la fin du siècle. Ce n'est que depuis les années 1990 que ce terrain terriblement ›miné⁷ a pu être exploré de manière systématique par les chercheurs, sans risquer automatiquement une marginalisation professionnelle. En voyant le grand nombre de thèses soutenues récemment ou en cours sur l'engagement politique des historiens au XX^e siècle, on peut même se demander s'il n'y a pas un effet de mode qui favorise aujourd'hui un sujet jadis considéré comme tabou. Mais n'est-ce pas normal? Karl Ferdinand Werner, en tous cas, n'a jamais hésité sur ce plan et n'a cessé d'en parler, jusque dans les dernières années de sa vie intellectuelle. Aussi, je me rappelle encore avec une certaine émotion ses surprenants coups de téléphone au cours desquels il ne cessait de m'encourager, et presque de me supplier – notamment à la suite du congrès des historiens de Francfort-sur-le-Main, le fameux Historikertag de 1998⁸ – de ne pas fléchir, de ne pas me laisser intimider par la polémique, mais de continuer à enquêter sereinement sur la participation effective et massive des historiens à la politique hitlérienne. Son insistance et son engagement m'ont alors beaucoup impressionné, et il m'a donc semblé aller de soi, comme un geste de gratitude envers Karl Ferdinand Werner, d'accepter l'invitation de la directrice de l'Institut historique allemand, Gudrun Gersmann.

Karl Ferdinand Werner fut donc non seulement un grand médiéviste, mais aussi un grand et courageux historien du Temps présent. Tandis que le premier était sans aucun doute un spécialiste de la France, ou en tous cas de son espace géohistorique, embrassant à la fois le royaume de France et une partie du Saint-Empire⁹, le second

5 PARAVICINI, Karl Ferdinand Werner (voir n. 2), p. 544.

6 À la place d'une longue liste de titres, je renvoie à une encyclopédie récente qui, malgré toutes ses faiblesses et lacunes, constitue un bilan provisoire des recherches: Ingo HAAR, Michael FAHLBUSCH (dir.), *Handbuch der völkischen Wissenschaften. Personen – Institutionen – Forschungsprogramme – Stiftungen*, Munich 2008. Dans une perspective moins critique, on peut également consulter le projet concurrent de la Ranke-Gesellschaft (voir n. 22): Jürgen ELVERT, Jürgen NIELSEN-SIKORA (dir.), *Kulturwissenschaften und Nationalsozialismus*, Stuttgart 2008. Je me permets par ailleurs de renvoyer à deux articles en français: Peter SCHÖTTLER, De l'histoire régionale à l'histoire du peuple nazie – ou la ›voix inaudible du sang‹, dans: *Sociétés contemporaines* 39 (2000), p. 61–78; ID., La ›Westforschung‹ allemande des années 30–40: de la défensive à l'offensive territoriale, dans: Christian BAECHLER, François IGRSHEIM, Pierre RACINE (dir.), *Les Reichsuniversitäten de Strasbourg et de Poznan et les résistances universitaires 1941–1944*, Strasbourg 2005, p. 35–46.

7 Cf. Peter SCHÖTTLER, *Deutsche Historiker auf vermintem Terrain*, dans: Ulrich PFEIL (dir.), *Das Deutsche Historische Institut Paris und seine Gründungsväter. Ein personengeschichtlicher Ansatz*, Munich 2007, p. 15–31; ID., *Versäumte Fragen – aber welche? Die deutsche Historikergunft und ihre dunkle Vergangenheit*, dans: Tobias KAISER, Steffen KAUELKA, Matthias STEINBACH (dir.), *Historisches Denken und gesellschaftlicher Wandel. Studien zur Geschichtswissenschaft zwischen Kaiserreich und deutscher Zweistaatlichkeit*, Berlin 2004, p. 125–147.

8 Cf. les actes publiés peu après: Winfried SCHULZE, Otto Gerhard OEXLE (dir.), *Deutsche Historiker im Nationalsozialismus*, Francfort/M. 1999.

9 Sur Karl Ferdinand Werner, le médiéviste, cf. l'étude de Dominique BARTHÉLEMY publiée dans ce même volume de Francia, p. 169–178.

regardait forcément vers l'Allemagne. Vers cette Allemagne dont les relations avec la France avaient presque toujours été conflictuelles et guerrières. Pour s'en convaincre, il suffit de scruter la longue liste de publications de Werner: elle ne comporte pas seulement un grand nombre de préfaces ou d'allocutions de circonstance, dont il avait pourtant l'art, mais on y trouve aussi de multiples études, parfois très pointues, en tous cas au plus près du débat des spécialistes, sur des sujets qui lui semblaient importants, voire essentiels pour une meilleure compréhension de l'histoire franco-allemande, d'hier et d'aujourd'hui¹⁰.

À une époque où la thématique de la réflexivité – c'est-à-dire de la nécessité pour l'historien, comme pour tout autre spécialiste en sciences humaines, de réfléchir de manière permanente et de manière aussi explicite que possible sur son rapport à son objet, à son temps et à sa discipline – donc à l'histoire de celle-ci –, à une époque où l'histoire de l'Histoire ou la *Historiographieggeschichte*, comme on dit en Allemagne, n'avait qu'une existence universitaire marginale, même si elle se contentait de sujets moins conflictuels, Karl Ferdinand Werner prit très tôt l'habitude de donner presque à chaque fois une dimension historiographique à son travail. Dès les années 1950, en effet, il publia un état des lieux de la science de l'histoire en France qui constitua, à cette époque, la toute première introduction, pour le public allemand, à l'histoire de ce que l'on commença alors à appeler l'«École des Annales»¹¹. Ici, je pense aussi et surtout à l'œuvre de Marc Bloch, le grand médiéviste français, qui venait de mourir, moins de dix ans auparavant, sous des balles allemandes et dont les bourreaux étaient encore en vie, et même en liberté!

Il est vrai que Karl Ferdinand Werner n'était pas un jeune historien allemand comme un autre. Certes, il ne fut pas le seul de sa génération, ou de sa cohorte, à revenir de la guerre avec l'idée de changer quelque chose. Mais la motivation d'ouverture vers la démocratie, vers l'Occident et vers la France, semble avoir été particulièrement forte chez ce jeune ressortissant de la Sarre, qui avait vécu de près l'inimitié franco-allemande. Aussi son expérience de guerre sur le front de l'Est finit-elle apparemment de lui ouvrir les yeux, comme il l'écrivit plus tard dans un bref essai autobiographique: »En Ukraine, j'avais vu les colonnes de milliers de juifs, tous les jours rassemblés de force pour préparer la piste d'atterrissage; à l'infirmerie [ou KFW fut amené gravement blessé] j'avais pu admirer deux médecins russes qui opéraient sans relâche, malgré une distance glaciale [de la part des Allemands] et au milieu des mourants

10 Parmi les textes en français, je citerai notamment: France et Allemagne – dix siècles d'histoire, dans: Klaus MANFRASS (dir.), Paris-Bonn. Eine dauerhafte Bindung schwieriger Partner, Sigmaringen 1984, p. 25–46; France-Allemagne: antagonisme fatal? Une réflexion historique, dans: Revue des sciences morales et politiques 1985 (2), p. 309–325; L'attitude devant la guerre dans l'Allemagne de 1900, dans: 1914. Les psychoses de guerre?, Rouen 1985, p. 11–33.

11 Karl Ferdinand WERNER, Hauptströmungen der neueren französischen Mittelalterforschung, dans: Die Welt als Geschichte 13 (1953), S. 187–197. Pour ses appréciations ultérieures, cf. son état des lieux (Literaturbericht): Frankreich, Mittelalter: Veröffentlichungen 1952/54 bis 1960, dans: Historische Zeitschrift, Sonderheft 1 (1962), p. 467–612, ainsi que son étude comparative: Historisches Seminar – École des Annales. Zu den Grundlagen einer europäischen Geschichtsforschung, dans: Jürgen MIETHKE (dir.), Geschichte in Heidelberg. 100 Jahre Historisches Seminar. 50 Jahre Institut für Fränkisch-Pfälzische Geschichte und Landeskunde, Berlin 1992, p. 1–38; repris dans le recueil d'articles: Karl Ferdinand WERNER, Einheit der Geschichte. Studien zur Historiographie, éd. par Werner PARAVICINI, Sigmaringen 1999, p. 48–85.

qu'on ne cessait de faire entrer; et j'avais appris pour la première fois par un voisin de lit, un caporal à la simplicité étonnante, les massacres de masse commis par des Allemands, qu'il avait vus de ses propres yeux¹². Lorsqu'il put enfin rentrer en Allemagne et commencer, dès 1943 et à titre de blessé, ses études d'histoire à Heidelberg, il n'était déjà »plus le même«: »J'étais enfin devenu adulte¹³.

En fait, ce n'est pas vraiment par prédilection intellectuelle que Werner devint médiéviste, mais plutôt par les hasards de l'après-guerre. Son principal professeur, en effet, était tout d'abord le moderniste Willy Andreas. Recteur de l'université de Heidelberg au moment de l'arrivée des nazis au pouvoir et grand défenseur d'une vision classique de l'histoire des »grands hommes«, il avait rédigé quelques textes en faveur du régime, parmi lesquels un vibrant éloge à Horst Wessel, l'icône nazie¹⁴, d'où son renvoi par les Américains à la Libération. Si bien que le jeune Werner fut forcé de se trouver un nouveau maître. Ce qu'il fit dans la personne de Fritz Ernst, professeur d'histoire médiévale cette fois, spécialiste des Ottoniens et des Saliens. Mais Ernst était aussi, ce qui est intéressant dans notre contexte, un fin connaisseur de l'historiographie et un observateur critique de son temps qui publia en 1963, peu avant de se donner la mort, un petit livre programmatique sur le rapport des Allemands à leur propre histoire: »Die Deutschen und ihre jüngste Geschichte¹⁵.

C'est chez le même éditeur de Stuttgart que Karl Ferdinand Werner publia, en 1967, son petit livre: »Das NS-Geschichtsbild und die deutsche Geschichtswissenschaft« (L'image nationale-socialiste de l'histoire et la science de l'histoire allemande). Parlons donc de ce texte qui fit couler beaucoup d'encre en son temps, et que l'on peut encore lire avec profit aujourd'hui, même si, quarante ans plus tard, on en sait beaucoup plus, bien entendu.

Dès la préface, l'auteur nous met en garde par une sorte de *captatio benevolentiae* qu'il n'est pas »un spécialiste de l'histoire du Temps présent« (la *Zeitgeschichte*), mais un »médiéviste«, et que son livre ne veut fournir une »étude exhaustive«, mais seulement contribuer au débat sur le »fourvoisement intellectuel de notre peuple durant les dernières décennies« (die geistige Verirrung unseres Volkes in den vergangenen Jahrzehnten). Lui-même d'ailleurs, aurait été beaucoup plus intéressé par l'historiographie que par le nazisme, ce dont il demandait au lecteur »de ne pas le gronder, puisque nous espérons tous que la science de l'histoire allemande sera encore actuelle quand le national-socialisme, enfin, ne le sera plus« (daß die deutsche Geschichtswissenschaft noch aktuell sein wird, wenn es der Nationalsozialismus, endlich, nicht mehr ist). Que penser d'un tel optimisme, quarante ans après?

12 Karl Ferdinand Werner, Ein Historiker der »Generation 1945« zwischen »deutscher Historie«, »Fach« und Geschichte, dans: Hartmut LEHMANN, Otto Gerhard OEXLE (dir.), Erinnerungsstücke. Wege in die Vergangenheit. Rudolf Vierhaus zum 75. Geburtstag gewidmet, Vienne 1997, p. 239.

13 Ibid. p. 240.

14 Sur Willy Andreas (1884–1967) et l'enseignement de l'histoire à Heidelberg, cf. Eike WOLGAST, Geschichtswissenschaft in Heidelberg 1933–1945, dans: Hartmut LEHMANN, Otto Gerhard OEXLE (dir.), Nationalsozialismus in den Kulturwissenschaften, t. 1, Göttingen 2004, p. 145–168.

15 Fritz ERNST, Die Deutschen und ihre jüngste Geschichte, Stuttgart 1963. Cf. Fritz ERNST, Diethard ASCHOFF (dir.), Im Schatten des Diktators. Rückblick eines Heidelberger Historikers auf die NS-Zeit, Heidelberg 1996.

En tous cas, les deux thèses de l'auteur sont les suivantes: premièrement, »la conception du monde nazi était une conception historique« (»das nationalsozialistische Weltbild war ein Geschichtsbild«); et deuxièmement: »la mise au pas de l'histoire en tant que discipline universitaire a échoué« (»die Gleichschaltung des Fachs Geschichte an den deutschen Universitäten ist gescheitert«)¹⁶.

Qu'est-ce que cela veut dire, et que peut-on en retenir aujourd'hui? Car si les deux thèses, prises à la lettre, sont évidemment dépassées par la recherche ultérieure – ce qui est parfaitement normal, et ce que Werner lui-même n'aurait certainement pas contesté –, il est intéressant d'y revenir, car elles en disent long sur l'état de la réflexion touchant ces questions à un moment crucial de l'histoire intellectuelle allemande. N'oublions pas, en effet, qu'en Allemagne, le mouvement de 68, avait commencé dès 1966/67. Et Werner, dans son livre, fait plusieurs fois allusion à la contestation étudiante, dont Heidelberg, son université, fut un des hauts lieux¹⁷.

La *Weltanschauung* nazie comme »conception historique«: voilà, en effet, une thèse que l'on peut facilement critiquer aujourd'hui comme unilatérale ou insuffisante, en se référant notamment à l'obsession raciste et antisémite des nazis qui eut pour conséquence la mise en place d'un incroyable système de discrimination, de répression et à la fin d'anéantissement, c'est-à-dire de meurtre, de toute une partie de la population allemande et européenne¹⁸. On peut également renvoyer aux études portant sur l'anthropologie culturelle du nazisme, sur sa dimension »religieuse« ou sur la mise en place de l'idéologie de la *Volksgemeinschaft*, qui permit de faire »passer« et de faire accepter le message et les pratiques nazis dans une très large partie de la population¹⁹. Or, dans les années 1960, ce genre d'approche était encore largement inconnu, même si, par exemple, les cours d'un Eric Voegelin à l'université de Munich allaient déjà dans ce sens²⁰. La tendance la plus neuve, en revanche, et apparemment la plus progressiste, soulignait au contraire l'importance décisive des structures économiques et politiques, tandis que l'»idéologie« nazie, un peu comme les »superstructures« mar-

16 Karl Ferdinand WERNER, *Das NS-Geschichtsbild und die deutsche Geschichtswissenschaft*, Stuttgart 1967, p. 9, 61, 66–67.

17 Cf. Katja NAGEL, *Die Provinz in Bewegung. Studentenunruhen in Heidelberg, 1967–1973*, Heidelberg 2009. Rappelons qu'un des principaux leaders du mouvement étudiant, Joscha Schmierer, était alors doctorant en histoire à Heidelberg. Il deviendra par la suite un dirigeant maoïste, puis vert, puis expert au ministère des Affaires étrangères, sous Joschka Fischer et Frank-Walter Steinmeier.

18 Pour une analyse d'ensemble basée sur les recherches les plus récentes, cf. Saul FRIEDLÄNDER, *L'Allemagne nazie et les juifs*, 2 vol., Paris 2008–2009.

19 Cf. surtout les travaux de Michael WILDT, *Generation des Unbedingten. Das Führungskorps des Reichssicherheitshauptamtes*, Hambourg 2002; Id., *Volksgemeinschaft als Selbstermächtigung. Gewalt gegen Juden in der deutschen Provinz 1919 bis 1939*, Hambourg 2007. Pour une approche théorique sur les traces de Bourdieu: Lutz RAPHAEL, *Radikales Ordnungsdenken und die Organisation totalitärer Herrschaft. Weltanschauungseliten und Humanwissenschaftler im NS-Regime*, dans: *Geschichte und Gesellschaft* 27 (2001), p. 5–40. Dans le contexte français, on rappellera aussi l'étude pionnière de Lucie Varga sur »l'anthropologie« du nazisme publiée en 1937 dans les »Annales« de Bloch et Febvre: Peter SCHÖTTLER (éd.), *Lucie Varga. Les autorités invisibles. Une historienne autrichienne aux Annales dans les années trente*, Paris 1991, p. 119–140.

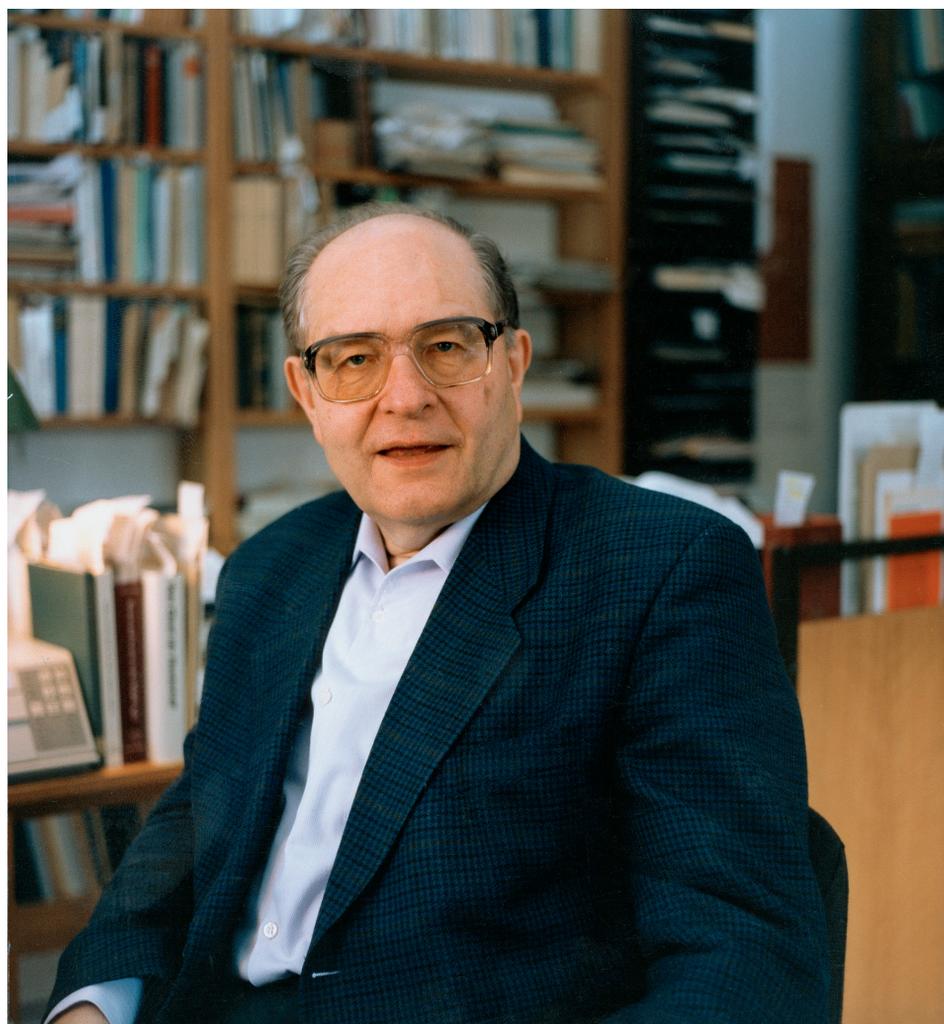
20 Cf. Eric VOEGELIN, *Hitler et les Allemands*, Paris 2003. Il s'agit de cours professés en 1964 longtemps restés inédits.

xistes (le *Überbau*), n'aurait joué qu'un rôle marginal. À la fin, cette approche, qu'on appelait «fonctionnaliste», prétendit même qu'Hitler n'avait été, tout compte fait, qu'un «dictateur faible»²¹.

Si l'on retrace le livre de Karl Ferdinand Werner dans ce contexte historiographique, on réalise très vite à quel point il allait alors à contre-courant, et dans quelle mesure ses observations et ses réflexions sur la mentalité ou la psychologie des historiens allemands face au nazisme – et dont il ne cache pas, d'ailleurs, qu'elles se basent souvent sur son expérience personnelle ou sur des témoignages qu'il a recueillis auprès de collègues – constituent autant d'éléments pour ce que l'on appellerait aujourd'hui une «histoire culturelle» du nazisme, et notamment des universités ou des départements d'histoire à cette époque.

La deuxième thèse du livre, selon laquelle la *Gleichschaltung* de l'histoire en tant que discipline aurait échoué, est également moins simple qu'elle ne paraît. Même dans les années 1960, elle fut reçue de manière contradictoire: en effet, certains y voyaient de manière presque naïve – ou faussement naïve –, une confirmation que, tout compte fait, la corporation historique ne s'était jamais laissé enrôler par le régime. Comme si les historiens avaient été trop intelligents pour adopter les idées ridicules d'un Hitler ou d'un Goebbels²². Mais alors, qu'en était-il, par exemple, du limogeage de Meinecke alors à la tête de la «Historische Zeitschrift»? Juste une intrigue? Et comment se fait-il que l'institution la plus en vue, le Reichsinstitut für die Geschichte des neuen Deutschlands, dirigée par un jeune historien flamboyant, Walter Frank²³, avec sa «Forschungsabteilung Judenfrage», dirigée par Karl Alexander von Müller²⁴, compte parmi son conseil scientifique et ses collaborateurs un grand nombre d'historiens réputés, comme notamment Heinrich Ritter von Srbik²⁵? Sans parler de certains jeunes chercheurs et postdoctorants qui allaient faire carrière après la guerre comme

- 21 Cf. Pierre AYÇOBERRY, *La question nazie. Essai sur les interprétations du national-socialisme (1922–1975)*, Paris 1979; Ian KERSHAW, *Qu'est-ce que le nazisme? Problèmes et perspectives d'interprétation*, Paris 1997.
- 22 Cf. p. ex. Günther FRANZ, *Das Geschichtsbild des Nationalsozialismus und die deutsche Geschichtswissenschaft*, dans: Oswald HAUSER (dir.), *Geschichte und Geschichtsbewußtsein*, Göttingen 1981, p. 110. Günther Franz (1902–1992), ancien SS et professeur à l'université nazie de Strasbourg, participa en 1950 à la fondation de la Ranke-Gesellschaft dont le principal but était de réhabiliter les universitaires congédiés après la Libération. Cf. Manfred ASENDORF, *Was weiter wirkt. Die »Ranke-Gesellschaft – Vereinigung für Geschichte im öffentlichen Leben«*, dans: 1999. *Zeitschrift für Sozialgeschichte des 19. und 20. Jahrhunderts* 4 (1989), p. 29–61.
- 23 Cf. Helmut HEIBER, *Walter Frank und sein »Reichsinstitut für Geschichte des neuen Deutschlands«*, Stuttgart 1966.
- 24 Cf. Patricia VON PAPPEN, «Scholarly» Anti-Semitism During the Third Reich. The Reichsinstitute's Research on the «Jewish Question», PhD, Columbia University, 1999. Von Müller (1882–1964), qui adhéra au NSDAP en 1933 et prit la direction de la *Historische Zeitschrift* en 1935, où il introduisit une rubrique d'histoire antijuive, fut non seulement le directeur de thèse de W. Frank (voir n. 23), qui se suicida en 1945, mais aussi de plusieurs historiens très influents de l'après-guerre comme Theodor Schieder (1908–1984), dont l'implication dans la politique nazie ne fut découverte que tardivement (voir n. 33).
- 25 Sur cet historien de Vienne, président de l'Académie des sciences d'Autriche et député au Reichstag nazi, cf. Karen SCHÖNWÄLDER, Heinrich von Srbik. «Gesamtdeutscher» Historiker und «Vertrauensmann» des nationalsozialistischen Deutschland, dans: Doris KAUFMANN (dir.), *Geschichte der Kaiser-Wilhelm-Gesellschaft im Nationalsozialismus. Bestandsaufnahmen und Perspektiven der Forschung*, Göttingen 2000, p. 528–544.



Karl Ferdinand Werner, 21 février 1924 – 9 décembre 2008

Fritz Fischer²⁶, Hermann Kellenbenz²⁷ ou Werner Conze²⁸; eux aussi avaient travaillé pour cet institut explicitement nazi ...

Mais, en fait, Karl Ferdinand Werner défendait une idée presque inverse: si les historiens, selon lui, n'avaient pas été »mis au pas«, contrairement à d'autres scientifiques, c'est parce qu'une telle synchronisation avec le nouveau régime était pratiquement superflue, puisque la plupart d'entre eux défendaient déjà depuis longtemps et de manière délibérée des positions toutes proches: nationalistes, antidémocratiques et *völkisch*. C'est à quoi d'ailleurs Karl Ferdinand Werner consacra l'essentiel de son texte, de manière à montrer, exemples à l'appui, combien la production historiographique des années 1930 et 1940 était contaminée ou contaminable par l'idéologie nationaliste et/ou raciste, et combien ses adeptes épousaient facilement les principales orientations du régime. Parfois, cependant, l'inverse était également vrai, et Werner, dans son livre, se fit plus qu'un devoir de le souligner. Ainsi, maint historien conservateur, voire d'extrême-droite – puisque presque tous les démocrates avérés avaient été exclus dès 1933/34 –, refusa pour des raisons les plus diverses (politiques, »esthétiques«, privées, etc.) de se laisser enrôler, de jouer un rôle de propagandiste, et se retira donc dans une sorte d'»émigration intérieure«.

Évidemment, certains diagnostics que Werner formulait ainsi en 1967 à propos de tel ou tel historien, ne résistent plus, quarante ans après, à un examen serré. Trop de documents ont été découverts ou sont devenus disponibles, trop d'appartenances politiques ou de relations secrètes ont été dévoilées entre temps. Et au-delà des itinéraires individuels, toute une infrastructure institutionnelle, que l'on n'osait encore nommer, ou que l'on sous-estimait, dans les années d'après-guerre, refit surface, notamment grâce au livre de Michael Burleigh, »Germany Turns Eastwards«, publié en 1988²⁹. Celui-ci fut, en effet, le premier à montrer, textes et archives à l'appui, l'efficacité souterraine du réseau des Volksdeutsche Forschungsgemeinschaften (Communautés de recherches dans une perspective »germanique« et *völkisch* ...) ³⁰. C'est sans doute sur ce point que le livre de Werner a le plus vieilli: ne voyant que les historiens individuels et leurs publications, et se limitant à un échantillon dont on devine aisément qu'il ne pouvait inclure certains collègues, trop proches ou trop puissants, il semble ignorer le fait que depuis les années 1920 et sous les auspices de la Stiftung für deutsche Volks- und Kulturbodenforschung, d'abord, puis des Volks-

26 Sur l'engagement nazi de Fritz Fischer (1908–1999), dont les travaux critiques sur la responsabilité allemande dans le déclenchement de la Grande Guerre provoqueront des controverses dans les années 1960, cf. Klaus GROSSE KRACHT, Fritz Fischer und der deutsche Protestantismus, dans: Zeitschrift für neuere Theologiegeschichte 10 (2003), 2, p. 224–252.

27 Hermann Kellenbenz (1913–1990), qui soutint en 1942 une thèse d'habilitation sur les »financiers juifs de Hambourg«, eut notamment pour tâche de brûler les archives de la »Forschungsabteilung Judenfrage« avant l'arrivée des troupes américaines. Dans les années 1960 il se liera d'amitié avec Fernand Braudel et contribuera à ses »Mélanges«.

28 Sur Werner Conze (1910–1986), qui s'engagea fortement dans la »Ostforschung« nazie avant de devenir, après 1945, l'un des principaux avocats de l'histoire sociale, cf. la biographie de Jan Eike DUNKHASE, Werner Conze. Ein deutscher Historiker im 20. Jahrhundert, Göttingen 2010.

29 Michael BURLEIGH, Germany Turns Eastwards. A Study of Ostforschung in the Third Reich, Cambridge 1988.

30 Cf. Peter SCHÖTTLER, Nazisme et »Ostforschung«, dans: Le Monde, 9 juin 1990, supplément Liber, p. 5.

deutsche Forschungsgemeinschaften – dont les deux plus importantes étaient la Nordostdeutsche Forschungsgemeinschaft et la Westdeutsche Forschungsgemeinschaft, portant leur regard, respectivement, sur les frontières orientales et occidentales du Reich –, avaient été formés de grands appareils de recherche qui dépassaient largement le petit monde – à l'époque – des universités³¹. Or, ces réseaux et ces appareils, qui englobaient environ un millier de personnes, allaient jouer un rôle important au moment de la guerre: comme agences de planification et de consultation en vue de telle ou telle politique d'occupation en différents endroits de l'Europe, et en tant que centre de recrutement pour officiers ou fonctionnaires en charge de l'application, souvent draconienne, de cette politique³².

Très probablement, Karl Ferdinand Werner ignorait, dans les années 1960, jusqu'à l'existence de ces réseaux. Aucun des anciens membres, en effet, n'avait intérêt à en parler après la guerre, puisque les liens avec la politique d'occupation étaient bien trop évidents et auraient même pu provoquer des poursuites. Pourtant, si l'on avait un peu cherché, notamment dans les archives du ministère des Affaires étrangères à Bonn (pas besoin des archives de Varsovie ou de Moscou, encore largement inaccessibles à l'époque), on aurait trouvé non seulement de nombreux rapports confidentiels signés par tel ou tel historien de grand renom – proposant par exemple de déporter des millions de Polonais, juifs et non juifs³³ –, mais aussi des organigrammes très complets, montrant à quel point le petit monde de la science – historique, géographique, sociologique, etc. – était dirigé, en fait et très habilement, par certains hauts fonctionnaires du ministère de l'Intérieur et plus tard, durant la guerre, par le Reichssicherheitshauptamt, c'est-à-dire la SS³⁴.

Aujourd'hui nous savons que tout ce personnel, à moins d'avoir trouvé la mort, réussit parfaitement, après quelques années difficiles, à refaire sa vie après la guerre³⁵.

- 31 Pour une présentation d'ensemble, cf. Michael FAHLBUSCH, *Wissenschaft im Dienst der nationalsozialistischen Politik? Die Volksdeutschen Forschungsgemeinschaften von 1931–1945*, Baden-Baden 1999; ainsi que les articles respectifs du *Handbuch der völkischen Wissenschaften* (voir n. 6).
- 32 Ce débat fut lancé en 1991 par le livre de Götz ALY, Susanne HEIM, *Vordenker der Vernichtung, 15 ans plus tard* traduit en français: *Les architectes de l'anéantissement. Auschwitz et la logique de l'extermination*, Paris 2006. À comparer dans le détail avec les «entrées» biographiques du *Handbuch der völkischen Wissenschaften* (voir n. 6).
- 33 Je fais allusion au mémorandum de Theodor Schieder (voir n. 24) publié par Karl Heinz ROTH, Angelika EBBINGHAUS, *Vorläufer des »Generalplan Ost«*. Eine Dokumentation über Theodor Schieders *Polendenkschrift vom 7. Oktober 1939*, dans: 1999. *Zeitschrift für Sozialgeschichte des 20. und 21. Jahrhunderts* 7 (1992), p. 62–94. Sur la biographie du jeune Schieder, cf. Ingo HAAR, *Historiker im Nationalsozialismus. Deutsche Geschichtswissenschaft und »Volkstumskampf« im Osten*, Göttingen 2000. À la suite de ces dévoilements, le Historische Kolleg de Munich, qui avait organisé depuis 1987 des leçons annuelles portant le nom de «Theodor-Schieder-Gedächtnisvorlesungen», arrêta en 2002 cette forme d'hommage.
- 34 Cf. Peter SCHÖTTLER, *Die historische »Westforschung« zwischen »Abwehrkampf« und territorialer Offensive*, dans: ID., (dir.), *Geschichtsschreibung als Legitimationswissenschaft 1918–1945*, Francfort/M. 1997, p. 210.
- 35 Sur ce phénomène de continuité (relative) du personnel dirigeant, cf. les travaux de Norbert FREI, notamment: *Karrieren im Zwielicht. Hitlers Eliten nach 1945*, Francfort/M. 2001. Pour le monde universitaire, voir Bernd WEISBROD (dir.), *Akademische Vergangenheitspolitik. Beiträge zur Wissenschaftskultur der Nachkriegszeit*, Göttingen 2002; PFEIL, *Das Deutsche Historische Institut Paris* (voir n. 7).

Souvent d'ailleurs, il s'agissait d'hommes encore jeunes, dans la quarantaine. Et même ceux qui ne retrouvèrent plus d'emploi universitaire – ce qui, pour les professeurs en titre, fut tout de même assez rare –, pouvaient toujours encore faire carrière comme journalistes dans la grande presse ou comme directeurs littéraires de grandes maisons d'édition. Un seul, mais bel exemple, est donné par Karl Ferdinand Werner, celui de Ernst Anrich (1906–2001)³⁶. Cet historien, ancien professeur à Bonn et à Hambourg, avait adhéré au NSDAP en 1930. Malgré quelques divergences avec Hitler et Baldur von Schirach, qui lui vaudront d'être exclu du parti, il deviendra plus tard un collaborateur attitré du SS-Sicherheitsdienst et, de 1941 à 1944, le principal responsable de la faculté de lettres de la Reichsuniversität de Strasbourg³⁷. Ne pouvant retrouver un poste après la Libération, il fonda en 1949 un club du livre académique, la Wissenschaftliche Buchgesellschaft, qui se spécialisa d'abord dans la réédition de la littérature détruite pendant la guerre, et publia notamment des versions «nettoyées» de livres parus sous le «Troisième Reich»³⁸. Jusqu'au jour où l'on découvrit qu'Anrich lui-même continuait à professer des opinions nazies et appartenait même à la direction du parti néonazi, le NPD³⁹.

En 1967, Karl Ferdinand Werner évoqua ce cas spectaculaire, mais était bien trop prudent pour aller plus loin. Néanmoins, Werner Paravicini se montre presque surpris que son maître fût proposé par une commission de sélection conservatrice pour prendre la tête de l'Institut historique allemand à Paris⁴⁰. Mais, n'oublions pas: nous sommes en 1968, et les temps sont en train de changer ...

Une fois installé à Paris, Karl Ferdinand Werner s'est bien entendu consacré à bien d'autres sujets: l'histoire de la Francia médiévale, notamment, et la construction d'un institut et d'un réseau scientifique en France l'ont entièrement occupé⁴¹. Sans parler d'une intense – et fatigante – activité en faveur des relations franco-allemandes. En témoignent ses très nombreuses conférences et ses articles dans des revues ou des

36 WERNER, NS-Geschichtsbild (voir n. 16), p. 50–51.

37 Voir Lothar KETTENACKER, Ernst Anrich und die Reichsuniversität Straßburg, dans: Christian BAECHLER et al. (dir.), Les Reichsuniversitäten (voir n. 6), p. 83–96. Sur cette étrange université, à la fois «utopie» nazie et caricature de l'académisme d'avant-guerre, cf. les actes du colloque tenu à Strasbourg en 2004, *ibid.*, ainsi que les travaux de Frank-Rutger HAUSMANN, résumés dans son livre: Hans Bender (1907–1991) und das »Institut für Psychologie und Klinische Psychologie« an der Reichsuniversität Straßburg 1941–1944, Würzburg 2006.

38 L'exemple classique est la réédition en 1965 du livre »Land und Herrschaft« d'Otto Brunner, paru pour la première fois en 1939, puis »radicalisé« en 1943. De nombreux passages y sont coupés et certains concepts clés tacitement »normalisés«. Par exemple le mot »Volk« est systématiquement remplacé par »Struktur«.

39 Pour une brève histoire (auto)critique de la WBG, qui ne dissimule pas ses racines problématiques et relate aussi le »cas Anrich« (p. 16–18, 48–53), cf. René SCHLOTT, Die WGB, ein Unikat der Verlagslandschaft. Eine kleine Geschichte der Wissenschaftlichen Buchgesellschaft, Darmstadt 2009.

40 PARAVICINI, Karl Ferdinand Werner (voir n. 2), p. 544.

41 Sur l'histoire de l'institut sous la direction de K. F. Werner, cf. Werner PARAVICINI, Croissance, floraison, demeures nouvelles: l'institut pendant les années 1968–2007, dans: Rainer BABEL, Rolf GROSSE (dir.), Das Deutsche Historische Institut Paris – L'Institut historique allemand 1958–2008, Ostfildern 2008, p. 85–170. Pour sa fondation en 1958 et la préhistoire, cf. les documents présentés par Ulrich PFEIL, Vorgeschichte und Gründung des Deutschen Historischen Instituts Paris. Darstellung und Dokumentation, Ostfildern 2007.

journaux en France ou en Allemagne, souvent liés à l'actualité politique, que Werner avait l'art de traiter dans une perspective historiographique, au point d'en faire presque une nouvelle spécialité: retracer, avec toute l'érudition nécessaire, l'histoire et »les origines« de tel ou tel événement, personnage ou mythe historique, j'allais presque dire: de tous ces »lieux de mémoire«, réels ou imaginaires, que constituent aux yeux du grand public, mais aussi de la communauté des historiens, un Charlemagne ou la »conquête franque« de la Gaule, le Rhin ou la Loire, la paix de Westphalie ou le traité de Versailles, la haine de l'ennemi héréditaire (*Erbfeind*) ou l'amour du *Volke* allemand⁴².

Mais malgré cet éventail impressionnant, qui risquait parfois d'apparaître comme une dispersion, Karl Ferdinand Werner revint toujours à son sujet de prédilection, au moins par rapport au temps présent: le nazisme et ses conséquences pour la pratique de l'histoire en Allemagne⁴³. En effet, l'utilisation abusive de l'histoire par le régime d'une part et la participation active de trop nombreux collègues de l'autre, endommagèrent fortement, selon lui, la discipline en tant que telle. D'avoir transposé par fierté nationale une idéologie historique sur le vingtième siècle pour en faire une orientation politique imaginaire, qui leur permettait d'acclamer Hitler et son régime, constitua selon lui un des grands »désastres« de l'historiographie allemande, »dont les causes méthodologiques et intellectuelles n'ont pas encore été suffisamment méditées par les historiens, ne serait-ce que parce qu'ils n'ont souvent pas encore pris toute la mesure de ce terrible constat«⁴⁴.

Voilà donc l'arrière-fond intellectuel qui laisse percevoir une sorte de passion, voire de fureur, par rapport à une évolution et à une constellation dont nous ne pouvons pas nous libérer – contrairement à l'espérance formulée en 1967, et que je citais tout à l'heure: que l'histoire de l'histoire allemande serait un jour plus actuelle que le nazisme en tant que tel.

42 Cf. notamment les articles suivants: Der Streit um die Anfänge. Historische Mythen des 19./20. Jahrhunderts und der Weg zu unserer Geschichte, dans: Klaus HILDEBRAND (dir.), Wem gehört die deutsche Geschichte? Deutschlands Weg vom alten Europa in die europäische Moderne, Köln 1987, p. 19–35; Le malentendu des »invasions«, dans: Rainer RIEMENSCHNEIDER (dir.), Geschichte für den Nachbarn. L'histoire du voisin et la nôtre. Was sollten Schülerinnen und Schüler beiderseits des Rheins lernen?, Francfort/M. 1989, p. 89–91; Karl der Große – Charlemagne, dans: Jacques LEENHARDT, Robert PICHT (dir.), Esprit – Geist. 1000 Schlüsselbegriffe für Deutsche und Franzosen, Munich 1989, p. 20–26 (trad. fr. dans: Au jardin des malentendus. Le commerce franco-allemand des idées, Arles 1997); art. »Volk, Nation, Nationalismus, Masse« [partie médiévale de l'article], dans: Otto BRUNNER, Werner CONZE, Reinhart KOSELLECK (dir.), Geschichtliche Grundbegriffe. Historisches Lexikon zur politisch-sozialen Sprache in Deutschland, t. 7, Stuttgart 1992, p. 171–281; La »conquête franque« de la Gaule. Itinéraires historiographiques d'une erreur, dans: Bibliothèque de l'École des chartes 154 (1996), p. 7–45; Karl der Große oder Charlemagne? Von der Aktualität einer überholten Fragestellung, Munich 1995, 62 p.; Karl der Große in der Ideologie des Nationalsozialismus. Zur Verantwortung deutscher Historiker für Hitlers Erfolg, dans: Zeitschrift des Aachener Geschichtsvereins 101 (1997/98), p. 9–64.

43 Karl Ferdinand WERNER, Die deutsche Historiographie unter Hitler, dans: Bernd FAULENBACH (dir.), Geschichtswissenschaft in Deutschland. Traditionelle Positionen und gegenwärtige Aufgaben, Munich 1974, p. 86–96.

44 Karl Ferdinand WERNER, Machtstaat und nationale Dynamik in den Konzeptionen der deutschen Historiographie 1933–1940, dans: Franz KNIPPING, Klaus Jürgen MÜLLER (dir.), Machtbewußtsein in Deutschland am Vorabend des Zweiten Weltkrieges, Paderborn 1984, p. 356.

Mais je ne voudrais pas conclure sans prononcer encore une fois le nom de celui qui, aux yeux de Karl Ferdinand Werner, représentait, plus que tout autre, l'historien «idéal», et devint donc son »modèle au point de vue thématique et méthode«: Marc Bloch⁴⁵. Un historien français donc, face à l'Allemagne et aux historiens allemands, que Bloch connaissait parfaitement⁴⁶. Et qu'il commentait régulièrement, qu'il critiquait très souvent et qu'il respectait néanmoins, selon la devise que, malgré les guerres, la science n'est jamais ni »française« ni »allemande«, mais simplement humaine et internationale. Marc Bloch, de plus, était médiéviste, spécialiste du Haut Moyen Âge – comme Werner –, et en même temps un homme ouvert sur le présent, toujours au courant de l'actualité politique, économique et culturelle, et qui sut faire l'analyse du temps présent quand cela était nécessaire⁴⁷: pour en tirer toutes les conséquences que l'on sait.

Évidemment, Karl Ferdinand Werner n'était pas un autre Marc Bloch. Mais, au moins, sut-il bien choisir son héros, et cela dès les années 1950, en pleine période glaciale donc, quand Marc Bloch passait encore en Allemagne pour une sorte de »marxiste« qui avait combattu à coup d'explosifs la vaillante Wehrmacht⁴⁸. Werner, en revanche, fut le premier à proposer une traduction allemande du maître livre de Bloch, »La Société féodale«, qui ne parut finalement qu'en ... 1982⁴⁹. Et c'est également lui qui proposa d'organiser à Paris, pour le centenaire de la naissance de Marc Bloch, un premier grand colloque sur son œuvre⁵⁰. C'est d'ailleurs dans ce volume que l'on trouvera un des meilleurs textes historiographiques de Karl Ferdinand Werner, intitulé: »Marc Bloch et la recherche historique allemande«⁵¹. Passant en revue, pour la première fois, les très nombreux comptes rendus que Bloch avait consacrés à l'histoire et aux historiens allemands dans les années 1930, Werner en déduisit une leçon de méthode à l'usage des historiens vivants, faisant de Marc Bloch, à juste titre, »le précurseur d'une recherche et d'une historiographie européennes comme nous voulons les mettre en œuvre de nos jours«⁵². Beau programme, en effet, pour le médiéviste comme pour l'historien du Temps présent.

45 WERNER, Ein Historiker (voir n. 12), p. 248 (Marc Bloch, »der mir Vorbild in Thematik und Methode wurde«).

46 Cf. Peter SCHÖTTLER, Marc Bloch und Deutschland, dans: Id. (dir.), Marc Bloch – Historiker und Widerstandskämpfer, Francfort/M. 1999, p. 33–71.

47 Cf. Marc BLOCH, L'Étrange Défaite. Témoignage écrit en 1940, Paris 1990.

48 Sur la réception de Bloch en Allemagne après 1945, cf. Peter SCHÖTTLER, Die deutsche Geschichtswissenschaft und Marc Bloch, dans: Ulrich PFEIL (dir.), Die Rückkehr der deutschen Geschichtswissenschaft in die »Ökumene der Historiker«. Ein wissenschaftsgeschichtlicher Ansatz, Munich 2008, p. 155–185.

49 Marc BLOCH, Die Feudalgesellschaft, Berlin 1982. Cf. également la note suivante.

50 Hartmut AT SMA, André BURG UIÈRE (dir.), Marc Bloch aujourd'hui. Histoire comparée & sciences sociales, Paris 1990. Sur les origines du projet, cf. la préface d'André BURG UIÈRE, ibid., p. 11, ainsi que la présentation de la première journée du colloque par Karl Ferdinand Werner, dans laquelle il évoque aussi sa vaine tentative de faire traduire la »Société féodale« en 1952/53 (p. 49–50).

51 Ibid., p. 125–133.

52 Ibid., p. 132. Quelques années plus tard, il reviendra sur le sujet à l'occasion d'une conférence publique: Karl Ferdinand WERNER, Marc Bloch und die Anfänge einer europäischen Geschichtsforschung, Sarrebruck 1995 (Saarbrücker Universitätsreden, 38).